

## ARTICLE XXVI.

## URÉTHRITE.

(Auteurs contemporains. — De Οὐρήθρα, urètre. — Quelques uns écrivent encore *urèthre*.)

530. *Bibliographie.* — ASTRUC. — (*De morbis venereis*) lib. III, chap. I-IV.

MORGAGNI. — (*De sed. et caus. morbor.*) Epist. XLIV.

SWEDIAUR. — (*Traité complet sur les symptômes, les effets, la nature et le traitement des maladies syphilitiques.*) T. I, ch. I, *De la blennorrhagie ou gonorrhée virulente.* — Chef-d'œuvre d'expérience consommée, de raison étendue et de talent didactique. C'est encore aujourd'hui une des lectures les meilleures sur la maladie en question, les plus propres à bien guider un praticien.

VIRICEL. *Blennorrhagie ou Gonorrhée.* Thèse inaugurale, Paris, 1807, n° 80.

CULLERIER. — (Dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, t. III.) — Article *Blennorrhagie.*

VELPEAU. *Recherches et observations sur l'emploi du baume de copahu et du poivre cubèbe, administrés par l'anus contre la blennorrhagie.* (Dans les *Archives*, janvier 1827.)

LAGNEAU. — (Dans le *Répertoire général des sciences médicales*, t. V.) — Article *Blennorrhagie.*

RICORD. — (*Traité pratique des maladies vénériennes*, page 279.)

BOYER (Philippe). — (*Traité pratique de la syphilis*, page 51.)

BAUMÉS. — (*Précis théorique et pratique sur les maladies vénériennes.*) — T. I, ch. II, *Du principe contagieux de la blennorrhagie et de ses effets.* — T. II, ch. I, *De la blennorrhagie.*

531. *Définition scolastique et remarques préliminaires.* — Inflammation de la muqueuse urétrale: voilà, et mes lecteurs ont assurément prévenu ma parole, voilà, dis-je, ce que signifie le terme d'urétrite.

Or, qu'y a-t-il de surprenant que l'urétrite ait paru dans le monde de temps immémorial, tout aussi bien que les phlegmasies qui ont leur siège sur d'autres départemens du système muqueux? Qu'y a-t-il de surprenant qu'elle ait été incontestablement signalée et stigmatisée comme une maladie immonde, dans le plus ancien monument du judaïsme, le Pentateuque? Est-ce à dire, comme quelques uns se le sont imaginé, qu'on doive voir là une preuve de l'antiquité de la syphilis? Non, cent fois non. Car force est bien de reconnaître, en matière d'é-

tiologie, et cela sera tout-à-l'heure développé catégoriquement, que l'urétrite, même à la suite du coït, même avec sécrétion d'un mucus puriforme à qualités irritantes, n'est pas toujours, tant s'en faut, imputable au virus syphilitique.

Encore un mot, avant de passer outre. C'est qu'ici nous allons surtout envisager l'urétrite en tant que maladie du sexe masculin. Non pas, certes, que chez la femme l'urètre ait le moins du monde une immunité intrinsèque qui la garantisse contre l'inflammation. Mais, par des raisons faciles à saisir et qui doivent d'elles-mêmes se présenter à l'esprit du lecteur, l'urétrite, en tant qu'elle peut exister seule et indépendamment d'une inflammation des parties circonvoisines, n'offre chez la femme ni le même degré de fréquence ni surtout la même importance que chez l'homme. Si, tant de fois, par le coït, par les imprudences, les excès, les souillures, qui en font une source de mal, l'homme contracte des urétrites plus ou moins cruelles, plus ou moins fécondes en suites désastreuses, la femme, de son côté, contracte des vaginites, des uréthro-vaginites, jamais ou presque jamais une simple urétrite. En cela, je dois le dire, nous avons pour contradicteur M. Gibert. Je lis, dans une lettre adressée par ce médecin à la *Gazette médicale* (année 1840, p. 585), que, suivant lui, *le siège d'élection de la blennorrhagie, chez la femme, comme chez l'homme, est le méat urinaire*; que, de plus, il a constaté en compagnie de l'urétrite, toutes les fois qu'il a pu appliquer le spéculum, un flux blennorrhagique du col utérin; que, *sur 216 cas d'écoulemens blennorrhagiques choisis* (à l'hôpital de Lourcine) *comme ayant une étiologie suffisamment constatée*, il a rencontré 88 fois l'urétrite, et 40 fois seulement la vaginite. Mais c'est là un paradoxe qui ne me paraît point du tout avoir droit d'être accueilli comme une loi pathologique, comme une vérité nouvelle. Il nous est impossible d'y acquiescer. Ce résultat statistique des observations faites par M. Gibert est, en effet, contraire à l'opinion générale des praticiens; contraire à ce que je regarde, dans ma conviction intime, comme un fait positivement confirmé par mes observations propres, sans les avoir chiffrées, il est vrai; contraire, enfin, au sentiment de mon collaborateur, qui, lui aussi, a eu quelque temps la maison de Lourcine pour théâtre d'études cliniques, et qui déclare formellement qu'autant la vaginite blennorrhagique est commune, autant l'urétrite est là une complication rare.

532. *Synonymie.* — Dans le langage vulgaire: *Chaudépisse*, *Échauffement*, *Écoulement.* — Jadis: *Gonorrhée* (*Γονορροία*, de la Bible, version des Septante, — de *Γόνι*, semence ou sperme), précisément parce qu'on s'imaginait que le mucus puriforme qui vient à fluer de l'urètre était du sperme plus ou moins altéré. — *Blennorrhagie uré-*

trale : d'après Swediaur, qui, le premier, substitua au terme si antique, mais si faux, de gonorrhée, celui de blennorrhagie, comme qui dirait *éruption de mucus* (voir n° 205. B. — et n° 299. C.). — Blennuréthrie, d'Alibert (famill. X, *Blennosés*, genr. 5, en deux espèces : 1° *Blennuréthrie simple*, 2° *Blennuréthrie virulente*). — Pour certains cas chroniques (534. B.) : vulgairement, Goutte militaire ; plus sagement, Blennorrhée.

533. *Un mot sous le point de vue du siège.* — D'abord, pour l'uréthrite aiguë, particulièrement lorsqu'elle naît d'un côté impur, la règle est qu'elle débute près du méat urinaire, à cet endroit qu'on nomme la fosse naviculaire et qui correspond, comme on sait, à la base du gland : c'est de là ensuite que le mal gagne successivement toute la longueur du canal. Pour ce qui est, au contraire, de l'uréthrite chronique, les cas les plus invétérés, les plus rebelles, ont, s'il est permis de dire ainsi, leur lieu d'élection, leur siège favori, dans la portion membraneuse et prostatique.

534. *Symptomatologie.* — A. Pour début du mal, titillation ou léger prurit dans l'urètre, généralement vers le point correspondant à la base du gland, à l'insertion du frein préputial (533.). Les jours suivans, le plus souvent avec développement d'une cuisson de plus en plus vive, avec rougeur et gonflement des bords du méat urinaire, on voit survenir un écoulement plus ou moins abondant de mucus verdâtre ou jaunâtre. Micturations incessantes. Sensation brûlante lors de l'émission des urines. Erections fréquentes. Presque toujours, tuméfaction douloureuse des ganglions inguinaux. Beaucoup de malades, ceux qui sont attentifs à l'observation de leur propre personne, sentent distinctement l'inflammation se propager, la douleur apparaître et sévir successivement dans toute la longueur du canal depuis la fosse naviculaire jusqu'au col de la vessie, jusqu'à cette barrière où généralement le mal s'arrête et où d'ailleurs, s'il la franchit, il commence à prendre un autre nom, à ne plus exister seulement à titre d'uréthrite, mais encore à titre de cystite. Pour peu que soit intense l'orgasme inflammatoire dont l'urètre est le théâtre, les parois de ce canal s'épaississent et se font dures : l'urètre alors se présente au toucher comme une corde tendue et très douloureuse : aussi nomme-t-on cela vulgairement une *chaudepisse cordée* : le pénis, dans ses turgescences érectiles, ne peut se redresser entièrement, il reste courbé en forme d'arc ; et ces érections imparfaites deviennent un cruel supplice qui interrompt à chaque instant le sommeil. Quelquefois, mais rarement, un appareil fébrile se joint aux symptômes locaux de l'uréthrite. Communément, après deux ou trois semaines, quelquefois plus tôt, mais quelquefois aussi après six ou sept semaines de durée pour les périodes d'augment et d'état, suivant l'intensité naturelle de la maladie,

et aussi, en grande partie, suivant le régime et le traitement, l'uréthrite enfin s'apaise, diminue peu à peu et disparaît ; l'écoulement, de vert qu'il était d'abord, devient successivement jaune, blanc, et surtout plus visqueux et plus épais, pour cesser ensuite tout-à-fait.

B. En certains cas, qui ne laissent pas que d'être assez nombreux, l'uréthrite devient chronique, et cela parfois au point d'être rebelle à toutes les ressources de l'art. Sensation obscure de douleur et de gêne dans l'intérieur du canal, particulièrement à la région du périnée (533.). De loin en loin dans la journée, et tout au moins le matin au réveil, on aperçoit au méat urinaire une goutte de mucus glaireux ou puriforme. Facile retour d'un état aigu, sous le coup des plus légères causes. Bien des fois enfin l'uréthrite chronique entraîne à la longue avec elle les rétrécissemens du canal ; et de là maints accidens fâcheux, terribles même, que doit nous enseigner la *Pathologie chirurgicale*.

535. *Anatomie pathologique.* — Depuis Morgagni, grâce aux preuves nécroscopiques que cet habile anatomiste apporta et qui n'ont pas manqué d'être confirmées par les recherches de ses successeurs, il y a un fait solidement acquis à la science, c'est que, contrairement à la doctrine ancienne, les écoulemens urétraux sont, dans l'immense majorité des cas, l'effet d'une inflammation ordinaire, et non pas d'une inflammation de forme ulcéralive. Le chancre urétral est, assurément, une rareté ; et, si l'on désire énoncer une approximation numérique, on ne risque pas, j'imagine, de dire trop peu en suivant Swediaur, qui, sur cinquante blennorrhagies, admet à peine qu'il y en ait une avec chancres.

536. *Complication.* — A. Dans bien des cas, l'uréthrite aiguë marche accompagnée d'une balanite, ou bien même d'une balano-posthite.

B. Une affection qui, très fréquemment aussi, vient compliquer l'uréthrite aiguë, c'est la didymite. On dit alors, populairement, que c'est une *chaudepisse tombée dans les bourses*. En pareil cas, l'inflammation se propage par les canaux éjaculateurs, les vésicules séminales et le conduit déférent jusqu'au testicule, comme elle s'était déjà propagée, de proche en proche, depuis le méat jusqu'au plus profond de l'urètre. La tuméfaction et la douleur sourde, ou du moins l'excès de sensibilité du cordon spermatique, sont des symptômes avant-coureurs qui annoncent l'imminence de la didymite, et qui n'échappent pas à l'observation des praticiens attentifs. D'ordinaire, dans le début et dans le fort de la didymite, l'écoulement urétral se tarit, et puis, la didymite une fois apaisée et en voie de déclin, il reparait avec autant d'abondance qu'auparavant.

C. D'autres fois, c'est une prostatite qui survient.

D. Quelquefois, mais rarement, l'inflammation fait irruption dans la

vessie, et de là peut gagner les uretères et les bassinets. Déjà, il y a quelques pages à peine, dans l'article qui précède celui-ci, nous reconnaissons la réalité de la pyélite blennorrhagique (528. D.).

E. Dans certains cas, heureusement assez rares, un accident cruel se met de la partie; on voit paraître une ophthalmie suraiguë avec sécrétion abondante d'un mucus puriforme, une ophthalmie blennorrhagique, comme on dit. Quelques uns pensent qu'il en peut être ainsi par métastase, par un mouvement pathogénique tout intérieur. Quant à moi, je croirais volontiers que c'est toujours par suite d'une application directe du muco-pus urétral sur la conjonctive, comme, par exemple, quand la main qui a touché aux parties génitales vient imprudemment, et le plus souvent par mégarde, à se porter aux yeux sans avoir été bien lavée. Et voilà même, à ce qu'il me semble, pourquoi l'ophthalmie blennorrhagique doit être plus fréquente chez l'homme que chez la femme. Car, plus que la femme, l'homme, par son mode d'habillement et par d'autres raisons encore qui sont des plus faciles à saisir, est exposé à commettre l'imprudence involontaire que je viens de signaler.

F. Dans le sexe féminin, avons-nous déjà vu, l'urétrite ne se montre guère que sur-ajoutée à la vaginite.

537. *Etiologie.* — A. Nul doute, d'abord, que l'urétrite ne puisse naître autrement que par la voie du coït; ne puisse être déterminée par les diverses causes que voici. Introduction de corps étrangers, comme sondes ou bougies. Injection d'un liquide irritant, ou même simple application d'un tel liquide sur le gland et au pourtour du méat. Percussions violentes ou pressions prolongées sur le trajet de l'urètre. Equitation inaccoutumée, et, fût-on même un cavalier de profession, trop longtemps continuée. Excès de masturbation. Usage de la bière, pour ceux qui n'avaient pas l'habitude d'en boire, et pour ceux-là, surtout, qui en boivent démesurément. Extension du molimen inflammatoire jusqu'à l'urètre, lors d'un catarrhe de vessie, lors de l'existence d'un calcul. Influence sympathique de la dentition. Diathèse goutteuse, et, à l'égard de ce dernier point, que bien des médecins méconnaissent, je crois devoir avertir que je ne parle pas seulement sur la foi d'autrui; c'est beaucoup, sans doute, que d'avoir pour soi l'opinion du judicieux et profond Swediaur, celle d'Alibert, qui pose en espèce à part l'inflammation goutteuse de la muqueuse génito-urinaire (famille X, *Blennosés*, *genr. 4*, *esp. 4*, *Blennurie arthritique*), et celle de tant d'autres auteurs excellens que je me dispenserai de citer ici; mais c'est mieux encore, si l'on a par devers soi, dans les faits de sa propre pratique, un exemple convaincant. Or, pour mon compte, j'ai eu un client, M. de Gr., chez qui les attaques de goutte étaient constamment précédées d'une blennorrhagie urétrale, et se montraient d'autant plus opiniâtres et plus dou-

loureuses, que cette blennorrhagie même avait eu plus de durée et d'intensité; j'ai vu, de mes yeux vu, la chose se passer ainsi à trois reprises différentes chez ce vieillard goutteux.

B. Nul doute encore, assurément, que le coït, fût-ce avec la femme la plus saine, ne puisse devenir une cause d'urétrite, s'il est poussé à l'excès, s'il est réitéré outre mesure, s'il n'est consommé que longuement, péniblement et, pour ainsi dire, contre le vœu de la nature, malgré les mauvaises dispositions des facultés viriles. A plus forte raison l'urétrite peut-elle advenir lorsque, dans le coït, le pénis a dû se trouver souillé par quelque humeur âcre qui provienne soit des alentours de la vulve, soit du vagin ou de l'utérus, sans qu'on ait lieu d'accuser là rien autre chose qu'une âcreté ordinaire et banale, et point du tout une âcreté occulte et spécifique. Aussi, maintes et maintes fois, le mal est-il imputable purement et simplement à ce que le commerce sexuel s'est accompli en plein règne de l'hémorragie menstruelle, ou celle-ci à peine finie; à ce qu'il s'est accompli pendant le flux lochial; à ce qu'il s'est accompli avec une femme atteinte d'eczéma de la vulve (367), de cancer utérin, voire même de simple leucorrhée. Tout cela est incontestable et incontesté.

C. Ce que personne non plus ne songe à contredire, c'est que le mucus puriforme des urétrites qui reconnaissent les origines ci-dessus signalées (A. — B.) est fort capable, particulièrement dans les périodes d'augment et d'état, d'enflammer par son contact une membrane muqueuse jusque là entièrement pure et saine, soit sur le sujet malade, soit sur autrui. De là, donc, une sorte de contagion, mais, encore un coup, sans virus *sui generis*, par voie d'irritation ordinaire et à titre de souillure purement locale.

D. Est-ce à dire pour cela, maintenant, que jamais, au grand jamais, l'urétrite n'ait une virulence toute spéciale, tranchons le mot, une nature syphilitique? Gardons-nous d'embrasser fanatiquement une semblable thèse. Il fut un temps, déjà bien loin de nous, où la tourbe des praticiens qualifiait d'individus vérolés, et traitait comme tels tous ceux qui, à la suite des rapprochemens sexuels, avaient le moindre écoulement par l'urètre. Erreur grossière et funeste que cela! Non, mille fois non; pour emprunter à Swediaur la juste expression d'une distinction irréfragable, toutes les urétrites dues à Vénus, toutes les urétrites *vénériennes*, ne sont pas autant d'urétrites *syphilitiques*. Mais c'est tomber, je ne crains pas de le dire, dans un excès contraire, dans une erreur nouvelle, que de nier résolument pour tous les cas sans exception la réalité de la blennorrhagie syphilitique. D'abord il est certain, et personne, à la vérité, ne songe guère à le contester, il est certain, dis-je, que si la muqueuse urétrale vient à être souillée par le pus d'un

chancre syphilitique, cette souillure, en certains cas, sans donner naissance à un chancre, détermine les phénomènes blennorrhagiques : rien que cela localement, en apparence du moins, comme si le pus syphilitique n'était, là, qu'un agent d'irritation ordinaire et banal. Mais, en admettant, sur la foi des expériences faites par M. Ricord et par M. Baumès, qu'à la différence du pus de chancre, le muco-pus blennorrhagique ne peut point par inoculation reproduire la pustule caractéristique de la syphilis, faut-il croire et professer, avec le chirurgien de l'hôpital du Midi, qu'il n'y a aucune, absolument aucune communauté de nature entre les accidens blennorrhagiques et les accidens syphilitiques; que jamais la blennorrhagie, fût-elle même causée par le pus d'un chancre, ne peut entraîner à sa suite l'infection syphilitique de l'économie animale? Ou bien, avec le chirurgien de l'Antiquaille, faut-il croire et professer qu'il y a réellement un principe contagieux blennorrhagique qui consiste dans je ne sais quelle modification, apparemment dans une atténuation du virus syphilitique; et que, dans certains cas, c'est assez d'une blennorrhagie pour faire naître une syphilis constitutionnelle? Quant à moi, je le déclare, tout bien considéré, la seconde doctrine est celle qui me paraît être la vérité. Dans mon opinion, comme dans celle de M. Baumès, la nature syphilitique et véritablement virulente de certaines blennorrhagies, à la différence de celles qui ont une autre nature, se fait surtout reconnaître par une transmission à peu près infaillible de l'inflammation muqueuse avec les mêmes phénomènes de sécrétion à une série indéfinie d'individus, comme, par exemple, lorsque nous voyons le mal gagné près de quelque femme perdue passer de l'époux à l'épouse, puis de celle-ci à son amant, puis de celui-ci à une maîtresse, et ainsi de suite. Et quel praticien, un peu vieilli dans la clientèle, n'a été initié, comme confident des divers personnages de ce drame de libertinage, à la connaissance de semblables histoires? La contagion peut avoir lieu sur n'importe quelle membrane muqueuse qui vient à être contaminée par le muco-pus blennorrhagique : de là, suivant les sexes, suivant les aberrations de la débauche ou les imprudences involontaires, la blennorrhagie de l'urètre, du gland ou du prépuce, la blennorrhagie du vagin, la blennorrhagie anale déjà plus haut mentionnée (458 et 480), la blennorrhagie des lèvres et de la bouche, l'ophtalmie blennorrhagique, etc. Enfin, quant au développement de la syphilis constitutionnelle par l'effet d'une blennorrhagie, plusieurs observateurs éclairés et dignes de foi, et M. Baumès, entre autres, apportent des faits qui ne permettent guère le doute à cet égard. Au surplus, ces mystérieuses questions de pathogénie reviendront encore, et nous les approfondirons alors davantage, dans l'histoire de la syphilis en *Nosographie étiologique*.

E. Après cela, autre problème. Jusqu'à quand la sécrétion blennorrhagique conserve-t-elle sa propriété virulente? Est-ce jusqu'à la fin? Assurément non. Est-ce seulement tant que l'écoulement en est manifesté, tant que cette acréte, veux-je dire, est pour l'urètre du sujet lui-même une source de douleur, et même de légère cuisson, si légère que ce soit? C'est là ce qui se montre vrai en général, mais non pas d'une façon absolue. On ne saurait s'y fier infailliblement. Il n'est pas sans exemple, tant s'en faut, dans les fastes de l'observation médicale, qu'un homme affecté simplement d'une vieille goutte militaire ait néanmoins causé, chez la femme avec laquelle il avait eu commerce, d'abord une vaginite blennorrhagique, puis, dentéropathiquement, des phénomènes de syphilis constitutionnelle. M. Baumès encore, entre autres, assure avoir vu cela. Si donc, en pareil cas, on ne veut pas courir le risque d'empoisonner la santé d'une malheureuse victime, si l'on ne veut pas s'exposer à un si cruel remords, force est bien de se contenir tout-à-fait, ou du moins d'avoir recours à certaine précaution que chacun sait, et qui, disons-le ici une fois pour toutes, semble avoir droit, dans cette circonstance et quelques autres encore, d'être conseillée par l'hygiène et la prophylactique, mais qui, si elle trouve grâce aux yeux d'une morale purement philosophique, est réprouvée par un castisme rigoureux (1).

538. *Diagnostic*. — Si j'écris ici quelques lignes sous ce titre, ce n'est que pour insister sur un point de vue négatif. C'est pour bien établir un précepte important, un précepte dont l'oubli peut à la légère et irréparablement, à travers la paix d'un bon ménage, jeter un brandon de discorde, en donnant carrière aux faux soupçons, aux jalousies imméritées, aux impardonnables injures. Et ce précepte, le voici. C'est qu'il n'y a aucun caractère certain pour décider péremptoirement, dans tel cas donné, si l'on a affaire à une uréthrite de simple irritation ou à une uréthrite de nature essentiellement virulente. On a bien à tort accusé, comme phénomènes exclusivement propres à celle-ci, tantôt l'in-

(1) « C'est un nommé *Condom* (à Londres) qui a inventé, il y a à peu près quarante ou cinquante ans, les fameuses enveloppes ou gants, connus aujourd'hui par un usage très répandu, sous le nom de *Condom* en Angleterre, et sous celui de *redingotes anglaises* à Paris. . . . Une telle découverte, qui, par son utilité, mériterait à son auteur toute notre reconnaissance, n'a fait que le déshonorer dans l'opinion publique; il a même été obligé de changer de nom. Cependant il la communiqua sans aucunes vues d'intérêt, et il n'en fit point l'objet d'une spéculation mercantile. » Note de Swédiaur, *loc. cit.*, p. 102-3.

Voir aussi, en faveur du moyen dont il s'agit, un article anonyme du *Dictionnaire des sciences médicales* (t. XLVII, p. 328-30.). Et, pour la négative en ce qui touche à la question de moralité, voir Parent-Duchâtelet (*De la prostitution*, chap. xxiv.)

tensité extrême du molimen inflammatoire, tantôt la couleur verdâtre de l'écoulement, ou la longue durée du mal, ou la propriété de reproduire sur autrui une inflammation blennorrhagique. Rien de tout cela n'est décisif, absolu, pathognomonique.

539. *Pronostic.* — A cet égard, non plus, il n'y a qu'un point, un seul point, sur lequel je veux arrêter l'attention du lecteur. C'est à savoir, qu'il n'est permis d'annoncer que comme une exception rare, rarissime, le développement deutéropathique de la syphilis constitutionnelle par suite d'une uréthrite. Or, c'en est assez pour affirmer aux sujets pusillanimes, soucieux, hypocondriaques, qu'ils n'ont absolument rien à craindre, plutôt que d'éveiller et de nourrir chez de telles gens, par le sincère aveu d'une chance infiniment peu probable, une sorte de nosomanie non moins ridicule que malheureuse, la syphilophobie.

540. *Thérapeutique.* — A. D'abord, il faut savoir qu'on peut quelquefois réussir à faire avorter dès le début une uréthrite aiguë. Et comment cela? En employant sur-le-champ les moyens divers qui, plus généralement et plus prudemment, sont réservés pour mettre fin à la sécrétion blennorrhagique sur le déclin du molimen inflammatoire (E); en employant à haute dose le baume de copahu et le poivre cubèbe, les purgatifs drastiques, et surtout les injections hétérophlegmasiques d'une certaine énergie. Dans ce dernier genre, sans contredit, une forte solution d'azotate d'argent me paraît mériter la préférence: un demi-gramme, un gramme, même deux grammes du sel métallique pour 30 grammes d'eau distillée; pour injections répétées trois fois par jour, le matin, à midi et le soir; deux coups de seringue chaque fois; comprimer le canal pendant l'injection, de manière à ne pas la laisser pénétrer trop au-delà des limites de l'inflammation, qui siège alors, comme on sait, principalement dans la fosse naviculaire, du moins en règle ordinaire. Quelquefois, je le répète, on a ainsi coupé court, en peu de jours, à des blennorrhagies qui s'annonçaient avec une certaine intensité. Mais on ne réussit pas toujours, tant s'en faut; et les injections hétérophlegmasiques, surtout, loin d'arrêter le mal, peuvent, au contraire, ne faire que l'exaspérer. En vérité, qu'on me passe le terme, c'est jouer quitte ou double. Il ne me semble donc permis de tenter cette méthode ectrotique que sur l'insistance des malades et d'après des motifs d'une importance réelle.

B. Tout bien considéré, le parti le plus sûr, le plus sage, le plus philosophique, dans l'augment et le fort de l'uréthrite aiguë, est de suivre les errements ordinaires de la thérapeutique générale des inflammations (290). Diète convenablement réglée, et surtout parcimonie sévère, si ce n'est même une interdiction absolue, à l'égard des boissons stimulantes. Assurer le repos le plus grand possible à la partie malade, en ne marchant que peu ou même pas du tout, en mettant obstacle au fréquent

retour des érections par le soin de fuir la société des jeunes femmes, de fuir les caresses lascives, les conversations licencieuses, les lectures érotiques. Boissons délayantes: Swediaur préconisait avec une prédilection toute particulière la tisane faite avec le chènevis. Bains tièdes, tous les jours s'il le faut, pendant une heure, deux heures, même trois ou quatre heures de durée. Lavemens répétés. Au besoin, sangsues au périnée, et même la phlébotomie; emploi des narcotiques en lavemens, en cataplasmes ou autrement.

C. Pour empêcher les érections douloureuses qui tourmentent le malade pendant la nuit, on doit mettre à profit la propriété anti-aphrodisiaque du camphre (132. G. v.). On administre ce médicament soit en pilules, soit dans un looch, à la dose d'un à cinq décigrammes.

D. Comme moyen de prévenir le développement deutéropathique de la didymite, lorsque la personne ne peut interrompre complètement ses affaires et qu'elle est obligée de marcher, on s'accorde à conseiller l'usage d'un suspensoir. A ce propos, soit dit par parenthèse, je crois, d'après les observations de ma propre pratique, d'après les confessions qui m'ont été faites par les malades, être en droit de remarquer que l'excrétion du sperme, en s'opérant de temps en temps soit involontairement par voie de pollution, soit par le fait de la volonté dans un instant d'égarement, encore bien que l'urètre ressent au moment même de l'éjaculation une douleur brûlante, paraît être néanmoins une circonstance propre à écarter l'invasion de la didymite, et maintes fois, en effet, dissipe les pesanteurs testiculaires qui semblaient préluder à cette affection-là et en constituer l'imminence.

E. Une fois l'érythème inflammatoire apaisé, et lorsqu'il ne s'agit guère que de tarir enfin la sécrétion blennorrhagique, c'est-à-dire dans la période de déclin de l'uréthrite aiguë, comme aussi dans l'uréthrite chronique, on a recours avec succès aux trois modes de traitemens que voici: 1° la révulsion drastique, 2° l'administration des médicamens anticatarrhaux, 3° l'usage des injections astringentes et hétérophlegmasiques.

α. Entre tous les drastiques, la coloquinte, particulièrement, a eu le privilège d'être souvent exploitée par les charlatans, à titre d'arcane antiblennorrhagique, mais non pas sans succès. C'est un moyen que, dans les cas rebelles, et sur de bonnes constitutions, les médecins auraient grand tort de négliger. Consulter, à ce sujet, le *Traité de thérapeutique* de MM. Trousseau et Pidoux (t. I, p. 705-6).

β. En fait de médicamens anticatarrhaux, dans la cure de l'uréthrite, le baume de copahu et le poivre cubèbe ont surtout la vogue, et assurément ils la méritent. Le baume de copahu s'administre soit par le haut en nature ou en diverses sortes de compositions pharmaceutiques, soit par le bas sous forme de lavemens, selon la méthode préconisée par

M. Velpeau : ce dernier mode d'administration est tout aussi efficace que le premier mode, si tant est que le malade puisse garder le lavement (℞ Eau de guimauve, 150 à 200 grammes ; Jaune d'œuf, n° 1 ; Baume de copahu, 15 à 30 grammes) ; voilà pourquoi le mieux est de prendre ce lavement chaque soir en se couchant. Du reste, aujourd'hui on est parvenu à introduire par le haut le copahu tout pur en sauvant en même temps au malade l'affreuse saveur du médicament, grâce à une enveloppe susceptible d'être promptement attaquée par l'action digestive, et de laisser ainsi échapper dans l'estomac son contenu liquide. Tel est le mérite des fameuses capsules de Mothes, qui sont si fort en honneur : ces capsules ne sont rien autre chose que du copahu en nature dans une petite et mince coque de gélatine. M. Raquin, au lieu de la gélatine, emploie le gluten pour emprisonner le copahu, et prétend que c'est là un procédé infiniment préférable : à l'en croire, les capsules de gluten ne laisseraient point échapper le copahu dans l'estomac, mais seulement dans l'intestin grêle ; ce n'est que dans le duodénum qu'elles commencent à être suffisamment ramollies pour se crever sous l'influence des contractions péristaltiques ; de là, nous dit-on, une exemption complète de ces rapports infects et nauséabonds de copahu, qui ne laissent pas que d'être encore inhérents à l'usage des capsules gélatineuses ; de là, encore un coup, des guérisons sans inconvénient : voir, à l'appui de cette prétention, dans le *Journal des connaissances médico-chirurgicales* (avril 1838, p. 133 et suiv.), le mémoire où M. Raquin a consigné plusieurs observations, recueillies à l'hôpital du Midi, toutes ayant trait à des cas de guérison rapide, et où, peut-être par malheur pour l'autorité du témoignage, il n'est pas fait mention d'un seul cas d'insuccès. Quoi qu'il en soit, hasard ou justice, par le temps qui court, les capsules de Mothes ont la vogue et la popularité. Pour ce qui est du poivre cubèbe, je crois à propos de dire que mes observations propres, faites depuis quelques années tant à l'hôpital qu'en ville, confirment pleinement les éloges donnés par M. Ricord au mode d'administration que voici :

℞. Poudre de cubèbe. . . . . 60 grammes.  
Alun cristallisé, réduit en poudre . . . 12 grammes.

Mélez exactement, et divisez en neuf doses.

T. Trois doses par jour, en délayant cette poudre dans un peu d'eau sucrée.

M. Dublanc, pharmacien à Paris, a préparé avec la poudre de cubèbe un extrait oléo-résineux, qui représente seize fois son poids de ladite poudre (Voir Bouchardat, *Matière médicale*, p. 208, — et Trousseau et Pidoux, t. II, p. 479). Cette préparation, d'ailleurs peu usitée, est

assurément susceptible d'être quelquefois mise à profit pour certaines idiosyncrasies, pour les estomacs qui ne sauraient tolérer l'ingestion quotidienne d'une masse de poudre ligneuse. La *Gazette médicale* (année 1838, p. 381) mentionne deux cas de blennorrhagie ancienne où l'on avait employé, sans résultat, pendant un temps assez long, une once de cubèbe par jour, et qui furent guéris par l'extrait éthéré de cubèbe administré sous forme pilulaire avec l'intermédiaire de la magnésie blanche.

γ. En ce qui touche aux injections, l'azotate d'argent fait véritablement merveille. Une injection matin et soir, voilà tout ce qu'il faut. Mais il ne s'agit point ici de comprimer le canal, même au périnée, comme tant de praticiens le conseillent. N'est-ce pas surtout à la région du périnée que l'urétrite invétérée a son siège ? Ne craignons pas que l'injection pénètre dans la vessie. Le col vésical est une barrière naturelle que cette injection ne peut franchir, du moins dans la grande majorité des cas ; et, fût-elle franchie, si l'on a soin de ne prescrire l'injection qu'un certain temps après la miction et lorsque la vessie se sera de nouveau remplie, peu importe l'arrivée de quelques gouttes de la solution métallique au milieu de l'urine, la muqueuse vésicale n'en sera certainement pas le moins du monde offensée et compromise. On commence par une faible solution d'azotate d'argent (un décigramme de ce sel pour 125 grammes d'eau distillée). Mieux vaut d'abord, en pareil cas, rester en-deçà de ce que peut supporter la sensibilité particulière de la muqueuse urétrale, que si l'on allait tout de suite au-delà du but. Puis on augmente graduellement la dose, de manière à ce que l'injection ne consiste pas seulement dans une impression inerte, mais fasse toujours éprouver à l'urètre un certain degré de picotement. C'est à cette condition surtout que les injections d'azotate d'argent sont utiles et avantageuses. C'est ainsi qu'après avoir augmenté un peu l'inflammation et la sécrétion blennorrhagique, elles se trouvent, en fin de compte, avoir radicalement extirpé le mal. On doit les laisser au bout de quelques jours, afin d'explorer où en est l'urètre abandonné à lui-même ; puis les reprendre, s'il y a lieu ; puis les cesser de nouveau, et ainsi de temps en temps : il est infiniment rare qu'un jour ou l'autre on ne finisse par constater la guérison complète du mal.

G. Contre les urétrites chroniques très invétérées, on peut avoir recours à l'application d'un vésicatoire sur le périnée. Une médication aujourd'hui fort à la mode, et qui compte assurément de brillants succès en semblable circonstance, c'est de toucher, de cautériser, comme on dit, avec la pierre infernale, la portion membraneuse et prostatique du canal : voir, en *Pathologie chirurgicale*, la manière dont s'exécute cette petite mais délicate opération.

G. Enfin, dois-je dire ici, ou dois-je taire un abominable préjugé concernant un prétendu moyen de mettre fin à la gonorrhée la plus invétérée? Préjugé qui serait ridicule s'il n'était pas mille fois moins ridicule qu'odieux! Hélas! mes lecteurs seront ou sont déjà médecins: tôt ou tard ils doivent être initiés à la connaissance de toutes les sottises et de toutes les hontes de notre pauvre humanité. Voici donc le préjugé en question; c'est à savoir qu'en ayant commerce avec une vierge, on obtiendrait sûrement la guérison du mal. Ainsi le croit-on, à présent encore, en plein dix-neuvième siècle, dans les rangs infimes d'une populace ignorante; et plus d'une fois cette monstrueuse erreur mène à d'infâmes attentats. Plus d'une fois, notamment lorsque j'étais de service comme médecin du bureau central des hôpitaux, dans ce panorama quotidien, si vaste et si varié, des misères humaines, j'ai vu la blennorrhagie de la vulve chez de pauvres petites filles encore impubères qui, par un calcul d'horrible perversité, avaient été prises pour victimes, pour victimes sûres et faciles d'une absurde et infernale espérance de guérison; leurs mères tout en pleurs m'apportaient ces malheureuses créatures, tant pour demander remède que pour faire certifier le mal dans le but d'une vindicte légale. Et une telle absurdité, aujourd'hui confinée dans la lie du peuple, n'est là, comme tant d'autres préjugés, surtout en matière de médecine, qu'après avoir eu son temps de règne dans un monde plus élevé, qu'après avoir eu, le croirait-on, son petit coin dans les écrits de la science. Un célèbre médecin vénitien du seizième siècle, Hercule Saxonia, émettait l'assertion que voici: « Je sais, » disait-il, « que bien des gens se sont délivrés d'une ancienne gonorrhée » après leur union avec une épouse vierge; mais alors la femme se trouve infectée (1). » O le digne pendant de cette autre sottise que le même auteur affirme quelques lignes plus haut, de ce passage où il assure qu'on peut se guérir sur-le-champ de la gonorrhée en ayant commerce avec une négresse (2)! Tant il est vrai que le fameux mot de Cicéron sur les philosophes peut fort bien aussi frapper sur les médecins! Assurément, il n'y a point d'absurdité, tant lourde soit-elle, qui n'ait trouvé quelqu'un d'entre eux pour la dire.

(1) Hæc quoque scio, si tamen literis consignare licet, antiquâ gonorrhœâ plures fuisse liberatos, qui cum uxore virgine rem habuerunt, sed tunc mulier inficitur.

(Luis venerea perfectissimus tractatus. Padoue, 1597, in-4°. — Cap. 37, De gonorrhœâ.)

(2) Sciendum est quod habui à quibusdam expertis venetis. Dicunt se à gonorrhœâ statim curatos usu veneris cum muliere Æthiope. Experimentum est verum.

(Ibidem.)

## ARTICLE XXVII.

## BALANITE.

(Auteurs contemporains. — De Βάλανος, gland.)

541. *Nosologie.* — A. On nomme aujourd'hui balanite l'inflammation de la surface du gland, cette surface dont la texture est une transition entre le tissu muqueux et le tissu cutané, et participe véritablement de celui-ci comme de celui-là; cette surface à l'égard de laquelle nous avons dû déjà, par conséquent, dans l'histoire des phlegmasies cutanées, reconnaître l'existence d'une espèce d'herpès, l'herpès préputial (350.).

B. Synonymes: — Gonorrhée ou Blennorrhagie bâtarde; Blennorrhagie du gland; — mais particulièrement dans le cas où il y a sécrétion plus ou moins abondante d'un mucus puriforme, et où le mal paraît être de nature essentiellement virulente (537. D.).

C. Encore bien que la surface du gland ne soit qu'une surface peu étendue, il s'en faut que toujours elle soit tout entière envahie par l'inflammation. Quelquefois la balanite est partielle. C'est surtout à la base de l'organe, là où les follicules sont le plus abondants, que le mal se développe.

D. Rougeur plus ou moins intense, en nappe uniforme ou par plaques, à la surface du gland et surtout vers sa base; chaleur, cuisson, excès de sensibilité au moindre contact; supersécrétion de l'humeur sébacée, souvent aussi sécrétion plus ou moins abondante d'un muco-pus verdâtre, jaunâtre ou blanchâtre, qui parfois se montre extrêmement fétide: voilà les symptômes ordinaires de la balanite. Il peut se faire aussi que dans certains points plus vivement enflammés que les autres, l'épithélium soit enlevé et le corion muqueux devienne à nu.

E. Quelquefois, dans les cas aigus, le gland se gonfle dans toute son épaisseur, de telle sorte que le prépuce ne peut plus être ramené en arrière, à cause de la disproportion de son ouverture, et qu'en d'autres termes, si tant est qu'il n'y eût pas déjà un phimosis naturel, il y a un phimosis accidentel plus ou moins prononcé. En pareille circonstance, il y a presque toujours, si ce n'est une posthite (544.), du moins un engorgement œdémateux du prépuce.

F. Lorsqu'avec ou sans phimosis il n'y a qu'une balanite ou une balanoposthite pure et simple, mais point de chancres, alors il est assez rare que les ganglions inguinaux s'engorgent et s'enflamment.

G. Ce qui est encore plus rare, infiniment plus rare, c'est que la balanite suffise à elle seule à éveiller une réaction fébrile.

H. La balanite aiguë avec sécrétion muco-purulente peut durer vingt,